

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 49 [i.e. 50]

Artikel: [Lettre de Jérôme Paturron]

Autor: Paturron, Jérôme

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177360>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fesseur d'éthique, je trouvai qu'il absorbait très-facilement vivres et liquides, sans doute par la vertu des connivences cachées. Quand il se fut repu, il tira de sa poche une vieille pipe en porcelaine, l'alluma et nous adressa en français les belles paroles suivantes :

Chéines chens de la Suisse,

Chai foulé fissiter fotre pelle gondrée. Chamais che n'aurais moi hattendu à un semplaple réception. Che l'attripie à mon amour te l'Allemagne. Foui ! ce pays il a le cherme te toute science, te toute liperté. Il est testiné à faire le ponheur ti clope. Bar la philosophie : seul il gonnait la respectibilité ti moi, et le brocès infini ti prétiat fers l'existence. Bar la science : il a té-couvert lé brémier qué nos ancêtres ils être les macots te la Gine. Bar la boéssie : le vrançais il n'a bas te boes-sie, mais sèlement îne brossé oratoire. Ainsi nous fou-lons réchénerer l'imanté, et che fous infite à poire afec moi in ganz à l'Allemagne ! »

Ce discours fut suivi d'applaudissements frénétiques, puis nous nous levâmes tous pour rentrer en ville.

Philippe s'était chargé du sac pelé de M. Sapermann et nous l'accompagnâmes à l'hôtel où il devait loger.

Je quittai Philippe à la porte ; il monta avec le professeur.

Le lendemain, un journal allemand publiait l'article suivant :

« D'après les journaux suisses, M. Sapermann, auteur des *Connivences cachées*, se trouverait à Berne et passerait quelque temps aussi dans la Suisse française. Il n'en est rien. Nous savons de bonne source que M. Sapermann n'a pas quitté Schweinfurt; hier encore on l'a vu se promener près de la ville. »

Un peu plus bas, on lisait :

« Jacob Schneider, commis chez M. S*** à Schweinfurt, a disparu l'autre jour après avoir forcé le coffre de son patron. Toutes les recherches faites pour l'atteindre ont été inutiles. Jacob Schneider a près de cinquante ans ; il n'est pas sans quelque instruction ayant été pendant sept ans fruit sec de l'université. Sa taille est moyenne, il est fort gros, le jour de son départ il était vêtu d'habits usés. Nous publions ces détails afin que personne ne se laisse duper par ce rusé coquin. »

Dès lors tout me fut expliqué.

Je courus chez Philippe avec le journal. Il s'écria :

— Et moi qui lui ai prêté hier cinquante francs sur sa demande !

Nous nous rendîmes en toute hâte à l'hôtel. M. Sapermann était parti de grand matin avec son sac, sans dire de quel côté il se dirigeait.

Aujourd'hui Philippe est beaucoup moins enthousiaste de la Germanie. Il est vrai que cette douce illusion lui a coûté cinquante francs.

J. B.

Nous avons l'indiscrétion de publier la lettre suivante, trouvée près d'un tas de pierres, sur le parcours de Lausanne à Morges. L'auteur nous pardonnera volontiers, mais le *Conteur* n'a pas souvent des aubaines pareilles, où le pittoresque du style dispute la palme au fantastique de l'orthographe.

Lausan ce dise oui ocquetobre

Ah mon chair et bien tandreami Pattachon, casseux de pieres sur la route de Morge.

Povre et rude ami de Morge.

Je t'écri ses deu maux pour te fair savoi que je vien de menvoire d'une toute rude. voilà d'abord que bon lé journau qui anoncet l'otre semaine que l'on pouvet allé et veni a Genève poure un-francinquente voila poure lorsse que bon que je me di cet trop bon marché pour senpassé allonzi épi que jen demand la pairemiscion à mon mettre qui me la donné a la condission que je revienret le dimanche poure le soir poure ossi soigné mes bête de l'écuri. Voilà que bon je dessent a la garre poure prendre la loqueômautive qui vatt sure Genév si tu avet vu que le vougniéie de mond qui avet à la gar jamaî y en a tenhu à la foire de Cossonet voila poure lorsse que bon que je veu avoir mon billet qui fot allé prendre chez dé gen qui son dans dé capite aveque dé baragnes toutautour épi voila que bon qui iavet tan de cougne que j'ai acclaffé tout plein de krinnonilles à dè phames qui fezeit dé boélées de la metzance quessa métet bien égale que jy allet toujou fredin fredà que j'ai finit pare avoir mon billet si tu avet vu povre ami de Morge com tout ce mond s'est pricipité dan lé vagguon enfin que jai pu avoi une place qu'il a falut me teni tout droit quellon ne trouvet plu de place pour s'asseillier enfin voilà que bon le trin s'enmodde poure se mettre en route que javet rude fin épi que je tir de ma poche un boquenet de pain aveque un morcô de tome ô Q main qui settet toutépéclé dans la cougne épi enfin voilla que bon l'on narive à Genève ô mon povre ami de Morge quelle essepecquetakle si tu avet vu pour voir la rue de la Coriatterie, épi Plein palet épi le jeardin dès Anglais épi dé pont que l'on net jamaî au bout épi la boitte à giffent ousse qui sont dobligé de se doné dé rioussetées du tonnerre quan tils fon leux vautes cé là ousse que l'on ma demandé si jéttet poure Jeane Periet et Jean Phazi épi que je leu zy ai di que je connesset dé Périet de Ville à bràma mai pa de Genève et quille navet point de Phazy dans ma commune voila que bon là dessus quill zon hu l'air de se moké de moi et de mon chapot qui voulait lui taper dessus oo que je leu zy ai di essayé voir le premier qui y touche je lé termine enfin voila que bon je regarde ma montre te raudzai te pas je n'avet plu que cinq minut pour prendre le trin que je n'avet plu le tem d'allé voire le muzé dé rates Je te prend une coriattée de la metzance que je me çui enbommé contre dé gens qui ont rebedoulé parterre en boélant enfin que j'arrive tout es-

soufflé le trin venet de partir on entendait encore lé kornetées dé garde dan le lointin je reste là toutébobis san scavoir que fair enfin voilà que bon je me décide à parti à pié que je me di que jariverai toujou assé za temp en prenant le pat à Kssellerré je me met en route o mon povre ami de Morge quele souffairte jamai j'aurai cru que c'éte si long quessa panse donc que je sui resté trois jours pou reveni que j'ai bien cru que j'arriveret plu enfin si je te racontet toute lé piripicies de mon retou ça seret trop long je va te dir seulement lé zendroits ousse que j'ai fait mes ettappent d'abore que j'ai bu une karettent à Silligni épi encore une à Kran éqi encore une à Burresin épi à Pairoard épi à Obone épi à Halleaman épi à Ecu-blanc enfin que je sui arivé à Lausan le mécredi soir tout arkafailé que mon mètre après qui ma hu traité de roufian de rupe-tou et de toute sorte d'inphamie il m'a mi frou dehor que me voila a présent sure le pavet

adieu bien chair et tandre ami

Ton tou désvoué et imphortuné ami

JEROME PATURROND esquesse garsson d'écuri.

Poste à Gritton. Com je veu fair un livre pour raconté tout ce qui m'est venu dans ce gieu de voyage je t'en donnerai un.

Au Conteur Vaudois.

Ami *Conteur*, le vent d'automne
Voit fuir le second de tes ans,
Mais des bois, s'il prend la couronne
Il te promet nouveau printemps.
Peut-être est-il des gens austères,
Fiers, ou sombres, ou bilieux,
Gens pleins d'esprit, nouveaux Voltaires.
Qui disent d'un air sérieux :
« Petit journal sans politique
Qui rit souvent d'un air moqueur,
Va, tu n'as rien d'académique :
Ne reviens plus, petit *Conteur* ! »

Petit *Conteur*, ta jeune plume
Parfois a dépeint leurs travers :
Leur amour-propre s'en enrume,
Méprisant ta prose et tes vers....
Mais qu'ils sont rares, je t'assure,
Ceux qui, francs, gais et bons Vaudois,
N'aiment pas, dans ta libre allure,
Entendre résonner ta voix !...
Je connais plus d'un pauvre sire,
Plus d'un vieillard dans la langueur,
Qui, te voyant, ont un sourire
Et disent : « Bon, c'est le *Conteur*. »

Petit *Conteur*, que ton sourire,
Parfois sarcastique et mutin,
Vienne encor cet hiver nous dire ;
« A tous, amis, je tends la main ;

Je suis jeune et, partant, volage ;
Mes écarts méritent pardon.
En vieillissant je serai sage
Et pour Valleyre et pour Moudon...
Oui, je veux que partout on dise :
« Nous aimons ce petit causeur. » —
Qu'on me repousse ou qu'on me lise,
Je serai toujours le *Conteur* ! » —

Oui, sois content ; la politique
Troublerait ton jeune cerveau ;
Que jamais l'acérbe critique
Ne vienne souiller ton berceau.
Alors, ami, ta bien-venue
Sera fêtée en tous les lieux ;
Ta bonne humeur est bien connue.
Le vieil abonné, gracieux,
Va s'en aller montrant tes pages,
Dire à chacun d'un air courtois :
« Prenez, prenez, vous serez sages,
Mon ami, le *Conteur Vaudois* ! »

A. CLÉMENT-ROCHAT.

UN ABUS DANGEREUX.

(Chronique genevoise.)

2.

A peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées depuis que Madeleine avait émis cette proposition, lorsqu'un beau jeune homme un peu moins blond que sa sœur, doué d'une de ces figures heureuses et sympathiques qui séduisent au premier coup d'œil, entra étourdi dans la pièce où se trouvaient ces dames.

— Tu es donc incorrigible, Georges, lui dit sa tante ; tu sautes tous les paillasons plutôt que de t'y arrêter, et je calcule tes visites par la saleté de mon parquet.

— Ah ! pardon, chère tante ? Ai-je encore oublié aujourd'hui ?... N'en accusez que mon désir de vous voir plus vite.

— Tu es aussi hypocrite que ta sœur.

— Madeleine, hypocrite ? Quelle injure !

— Je sais ce que je dis ; vous me câlinez tous les deux pour ne pas que je gronde ; jamais vous n'êtes si gentils pour moi que lorsque vous avez des torts.

— Nous voulons te raconter quelque chose, mon frère, dit la jeune fille enchantée de changer le sujet de la conversation ; ne va pas rire, au moins, tu nous désobligeras.

— C'est donc grave, ce que vous avez à me dire ?

— Très grave, mon neveu.

— Alors je prends ma figure de circonstance et j'écoute.

— Figure-toi d'abord que cet appartement est hanté par des esprits !

— Du moment que vous y êtes, ma tante, j'admets qu'il y en a un ; quant à Marianne, zéro ; elle le met tout dans ses sauces.

— Flatteur ! ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, je te parle d'esprits ténébreux, diaboliques, infernaux qui viennent se promener la nuit dans ma demeure et ne craignent pas de troubler mon sommeil en marchant avec de gros souliers ferrés.

— Alors, ma tante, je n'y suis plus ; vous mélangez les esprits et les souliers ferrés, deux choses qui me semblent incompatibles.

— Que tu es enfant, Georges, lui dit sa sœur ; tu comprends bien que l'apparition qui se montre ici depuis quelque temps possède un corps, sans cela on ne l'aurait pas vue.